

MAIS QU'ÉTÉ-IL VOUS DEVENU,
monsieur Léo Ferré ?
APRES PLUSIEURS ANNEES DE SILENCE, IL REFAIT SURFACE DANS UN PETIT THÉÂTRE PARISIEN



"Je suis trop bon"

Léo Ferré devant le Christ de bois de Notre-Dame-des-Doms. « Je suis trop bon. J'ai toujours été trop bon. C'est mon défaut capital. »

Mais qu'étiez-vous donc devenu, monsieur Léo Ferré ?

Dans quelques jours, il réapparaît à Paris. Au théâtre Déjazet. C'est en Avignon que nous venons de le retrouver. Si triste, si blessé. Et quand il chante : si déchirant. Nous n'aurions donné notre place pour rien au monde...

PAR JEAN-LUC JEENER
PHOTO GÉRARD NOEL

I L a les dents du bonheur et il n'est pas heureux, Léo le poète. On était allé le retrouver dans la Cité des papes où il donnait, il y a quelques jours, au Chêne Noir, chez Gérard Gélas, son ami, deux uniques récitals. La ville était pleine encore des échos du Festival. Elle s'était faite chaude et tendre, et nous déambulions le long du somptueux palais où jadis Clément VI avait tant bâti et si bien régné.

L'homme est beau, avec sa crinière blanche. Il marche près de moi comme si nous nous connaissions depuis toujours. Un vieux monsieur nous croise et le salut courtoisement en otant son chapeau. Bonsoir, monsieur Léo Ferré. En réponse, un sourire triste. De grande fatigue. De grande amertume. Le pas de Ferré est lourd, mécanique, alors qu'il fait si beau, qu'on respire une belle tranquillité et qu'au fond, sur la place, un groupe de jeunes péruviens entonne de lointains succès.

Nous nous asseyons. Le Christ de bois, face à Notre-Dame-des-Doms, ouvre ses bras comme pour dire au vieil anar qu'il ne l'a jamais abandonné, mais Léo est à sa blessure. Il me parle de ses enfants — là-bas en Toscane où il vit désormais et qui sont totalement bilingues — de Pépée, son chimpanzé, assassinée par la vengeance de sa deuxième femme, celle qui le poursuit encore de procès en procès. Les êtres avec lesquels il a pleinement vécu et pour qui il est désormais un parfait étranger. « *Je suis trop bon. J'ai toujours été trop bon. C'est mon défaut capital...* » J'essaye de lui dire qu'on n'est jamais trop bon. Il ne m'écoute pas, tout à son souvenir fragile. « *Je ne me suis jamais marié que pour le pire.* » Que puis-je répondre ? Le ton est si amer... Silence. Il se lève, se penche sur le parapet qui domine la ville. « *Je serais capable d'avoir le vertige.* » Je lui parle du trou noir de la scène : « *Ça ne me fait pas peur. Je n'aime pas voir le public. Il faut que je sois lucide pour que les gens ne s'en aperçoivent pas.* » Il réfléchit un instant. « *Le silence que j'entends, ça aide*

beaucoup. Des fois, je le fais exprès. J'écoute le silence en scène. Rendez-vous compte, ça m'est arrivé, un silence de huit mille personnes. Là, j'avais peur, mais c'était grand. » Nous repartons.

On a envie de l'aider, ce vieil enfant que la vie aurait dû combler, cet homme qui a donné tant de bonheur avec sa voix déchirée comme déchirée est son âme. « On m'a beaucoup craché dessus. » Je l'interroge sur ses confrères, les chanteurs, sur la chanson d'aujourd'hui. « Quelle chanson ? Quels chanteurs ? Ça ne m'intéresse pas ! C'est du saucisson en tranche ! C'est un autre métier ! D'ailleurs, si j'arrivais maintenant, je ne pourrais pas le faire, ce métier, on ne m'en donnerait pas la place. On ne me la donne même pas maintenant », ajoute-t-il en me tapant affectueusement sur l'épaule. J'insiste un peu. « Qui ? Renaud, qui vend ses concerts trente-cinq millions, Lama, cet espèce de petit fasciste à la con qui venait chanter en 68 au Libertaire à dix-neuf ans pour se faire un petit nom ? » Nous descendons.

La foule s'est faite plus dense, et maintenant beaucoup l'ont reconnu et se précipitent sur lui pour le prendre en photo. C'est Léo Ferré, c'est lui, j'ai vu sa tête à la télé ! Il signe des autographes avec une

vraie gentillesse. Se laisse entraîner dans une grande conversation avec un demi-fou qui croit pouvoir régler ses problèmes métaphysiques en conversant avec un personnage célèbre. Je lui propose d'aller boire un verre, un peu à l'abri. Nous nous installons. Je l'interroge sur la tournée qu'il vient de faire en juin à Berlin-Est. « Ça s'est très bien passé. J'étais le premier chanteur français à être invité au Berliner Ensemble. Le public a été formidable. Mais quelle tristesse ! » Pourquoi ? Je ne comprends pas. Toujours cette amertume ? Cette fois, je me trompe. Il explique : « Les gens dehors, quelle tristesse ! Debout, silencieux, comme on leur a appris. Ils font la queue, ils ne savent pas ce qu'ils achètent. Ça vous gêne, ça vous fait de la peine. Si vous dites ça à un communiste français, il ne veut pas vous entendre. On ne se rend pas compte que nous sommes libres. Là-bas, on est ennuyé par l'atmosphère. Il y a une terreur rentrée des gens... » Je connais. J'y suis déjà allé. C'est le moment de lui demander ce qu'il pense de l'anarchie aujourd'hui, comment il se situe politiquement, quel est son sentiment sur le bulletin de vote ? Il est « contre ». Il n'a pas changé. Enfin, c'est ce qu'il dit. Pour lui, l'anarchie, c'est l'extrême solitude.

Il me répète son slogan bien connu : « Le désordre, c'est l'ordre moins le pou-

voir. » Et affirme que, comme l'amour, l'anarchie est la négation de toute autorité. « Alors, si ça devient un mouvement politique, je ne peux plus être d'accord. » Comment vous situez-vous ? Il ne se situe plus. « Le poète a une action sociale, mais il n'en est pas conscient ; s'il en devient conscient, il se trompe. » A-t-il une mission ? Ça le fait rire. Il m'affirme qu'il peut très bien ne pas chanter, il prétend qu'il s'en fout. « Enfant, je rêvais d'être conducteur de tramway. En fait, je veux absolument être le conducteur, mais ne rien imposer aux autres. » Je lui demande comment c'est possible, comment être à la fois conducteur et ne pas conduire, il me répond par une pirouette : « Eh bien ! il faut vendre les billets ! » Mais dans sa bouche ce n'est pas seulement une formule. C'est aussi une manière de vivre, seul, sans pour autant éviter les coups. « Les journalistes de Libération, ils ont été horribles avec moi. » Je n'en saurais pas plus. Avec le recul, je lui demande ce qu'il pense de la chanson qu'il avait écrite sur le général De Gaulle, où, lui disais-je, j'avais cru déceler une certaine sympathie. « Peut-être. Peut-être que malgré moi est ressortie quelque chose que j'avais vécu sous l'Occupation. Je vais vous raconter une anecdote que je n'ai jamais confiée à personne. Ma mère et moi étions gaullistes. Mon père pétainiste. Le jour de l'entrée des Allemands en Russie, j'ai dit à mon père que nous avions gagné la guerre. Mon père s'est levé, a été dans le couloir et a brisé une photo de moi qu'il avait fait encadrer. Ma mère m'a dit : ne touche à rien Léo, cette nuit, en cachette, il va recoller les verres. C'est ce qu'il a fait. »

Il ne se situe plus...

Il regarde sa montre. L'heure est venue de la répétition. Puis-je y assister : « Vous verrez, il y a ce foutu Rimbaud et son Bateau ivre. L'autre soir, je n'en pouvais plus, je l'ai engueulé sur la scène, c'est tellement difficile à dire, un texte pareil ! »

Maintenant je suis seul. Seul dans le théâtre. Et Léo Ferré, sans le savoir peut-être, chante pour moi. Il y met toute sa force, toute sa blessure. Et me voilà à mon tour blessé jusqu'à l'âme par sa voix déchirante. « C'est curieux, m'avait-il dit, tout ce qui est mal est bon. » Et moi j'avais pensé qu'il y avait du chrétien sous se païen-là, et que sa chanson *Tank you Satan* ne pouvait que réjouir un théologien subtil. « C'est bien présomptueux, m'avait-il dit aussi, d'affirmer des choses sur l'éternité des êtres. » Mais sait-il bien, celui qui dit avoir peur de la foule, détester chanter en public, mais tant aimer l'éphémère de la scène, que l'instant parfait est instant de Dieu ? C'est ce que je vis là, tandis qu'il entonne le chef-d'œuvre de Rimbaud. Je ne donnerais ma place pour rien au monde. ■

JEAN-LUC JEENER